

2001 - II ■ REVUE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSEE DE L'ARMÉE ■ N° 122





Association reconnue d'utilité publique.

Siège social :

Hôtel national des Invalides
75700 Paris SP 07
Tél. : 01 45 55 58 87
CCP Paris 353 91 Z

Directeur de la publication :

Général (CR) Mathieu Ceccaldi.

Rédacteur en chef :

Colonel (ER) François Bonnefoy.

Recherche iconographique :

Michèle Pierron.

ISSN : 0758-881X.

© REVUE SAMA2001.

SOMMAIRE

NUMÉRO 122 – DÉCEMBRE 2001

Conseil d'administration de la SAMA 5

L'ARMÉE FRANÇAISE AU XVIII^e SIÈCLE

- Colonel Gérard Bieuville : *Présentation générale de l'armée royale à partir de l'État militaire de 1776* 8
- Frédéric Duquenne et Mireille Klein : *Naissance de l'uniforme çais : quelques pièces remarquables du musée de l'Armée* 16
- Colonel François Bonnefoy : *Le fusil de soldat Mle 1717 : début des armes réglementaires* 32
- Jean-Pierre Bois : *La bataille dans la Guerre, à l'époque de Louis XIV et de Louis XV* 38
- Sandrine Picaud : *Surprises de postes, escalades des places : la petite guerre aux marges de la grande* 48
- Nicole Hanotaux et général Michel Hanotaux : *Fastes militaires : la compagnie des Cent-Suisses* 55
- Edgar Poisat : *Le Mousquetaire aux XVII^e et XVIII^e siècles* 68
- Colonel François Bonnefoy : *La bataille de Malplaquet vue à travers les fouilles archéologiques de M. André Cominotto* 75

MUSÉE FRANÇAIS

- Colonel Gérard Bieuville : *Les salles Pélissier et Chanzy au musée de l'Armée* 84

MUSÉE ÉTRANGER

- D'après Karen Watts : *Le Royal Armouries Museum de Leeds* 91

LA VIE DE LA SAMA

- *Visites*
- Christine Siabas : *Le ministère des Affaires étrangères* 100
- Colonel François Bonnefoy : *Voyage à York et à Leeds* 105
- Gérard Mialle : *Trooping the colour à Londres* 111
- *Nos Amis nous écrivent*
- Fernand Beaucour : *Les monuments de la traversée de la Bérésina* 113
- *Procès-verbal de l'assemblée générale du 22 avril 2001* 115
- *Commande de numéros anciens* 124
- *Liste des collectivités civiles et militaires adhérant à la SAMA* 125

Alire les différents récits des campagnes de 1744 à 1748 écrits par les hommes du temps, on voit surtout se dérouler une succession de sièges méthodiques, au besoin rapportés scrupuleusement avec les dates d'ouverture des tranchées successives. Il est vrai que les campagnes de Flandre de la guerre de Succession d'Autriche entraînent dans le cadre de ces guerres dynastiques à objectifs limités du XVIII^e siècle, dont le mécanisme est bien décrit par Y. Gras dans un article publié en 1970 (1). Il s'agissait

Pourtant, s'il est si intéressant d'étudier les campagnes de Flandre c'est que, au-delà du classicisme des entreprises rapportées par la plupart des mémorialistes (2), le style indirect y eut une grande place, ce que l'on appelait à l'époque la petite guerre, qui remplissait le théâtre d'opérations entre les sièges et les batailles, par des missions de reconnaissance, des embuscades, des surprises de postes, un harcèlement constant de l'armée adverse en de multiples escarmouches. Et en ces années 1744 à 1748, après les échecs subis en Bohême et en Bavière, les troupes légères et les hussards du roi de France y firent merveille (3). L'étiement des lignes de communication favorisait cette petite guerre ; le maréchal de Saxe l'encouragea.

Même s'ils ne pensaient pas que la petite guerre pût avoir des conséquences stratégiques importantes, comparée aux « grandes affaires » des sièges et des batailles, les mémoires ou récits historiques ne pouvaient l'occulter entièrement, au vu de sa fréquence sur le terrain. Or, lorsqu'ils en parlent, beaucoup retiennent presque exclusivement des prises (et défenses) de postes (4). Le fait est assez frappant pour que nous nous y attardions, à travers deux exemples : celui d'un homme de guerre, Néel,

Surprises de postes, escalades de places : la petite guerre, aux marges de la grande

moins de détruire l'ennemi que de prendre des gages, négociables lors de la conclusion de la paix ; d'où la multiplication des sièges, qui se succédèrent dès le début de la campagne de 1744 : Menin et Ypres furent pris en juin, puis Furnes en juillet.

- (1) Lieutenant-colonel Yves GRAS, « Les guerres limitées du XVIII^e siècle », *Revue historique des Armées*, Vincennes, 1970, n° 1, p. 22-36.
- (2) À l'exception du baron d'Espagnac, brigadier des armées du Roi, formé par Maurice de Saxe, et qui écrivit plusieurs relations de campagnes (ainsi qu'une *Histoire de Maurice, comte de Saxe*) très fournies sur les hauts faits de nos troupes légères.
- (3) Voir Sapin-Lignièrès, *Les troupes légères de l'Ancien Régime*, Saint-Julien-du-Sault, 1979 ; et, pour l'analyse des réalisations d'un régiment de hussards pendant une campagne (1746) : Sandrine Picaud, « Les hussards de Beausobre et la petite guerre », *Enquêtes et Documents*, n° 25, Nantes, Ouest Éditions, 1998, p. 167-184.
- (4) Voir notamment :
 - marquis de Castries, « Notes sur les campagnes de 1747 et 1748 », S.H.A.T., Vincennes, *IM 206*, 18 p ;
 - Louis-Balthazar Néel (maréchal général des camps et armées du roi), *Histoire de Maurice, comte de Saxe*, Mittau, 1752, 3 vol. ;
 - chevalier de Ray, *Généraux et lieutenants généraux sous Louis XV ; réflexions et souvenirs, classés...* par Lucien Mouillard, Paris, Henri Charles-Lavauzelle, 1895 (Le manuscrit du chevalier de Ray est daté de 1787 ou 1788 par L. Mouillard), p. 23-42, et p. 216 ;
 - Voltaire (François-Marie Arouet, dit), *Siècle de Louis XV*, Lausanne, 1769, 2 tomes.



Maurice de Saxe, maréchal de France (1696-1750).

Huile sur toile d'après Liotard.
Musée de l'Armée, salle *Louis XV*, Ea 8.
Photo © musée de l'Armée K 14 684.

premier biographe de Maurice de Saxe (puisque le maréchal de Saxe fut l'initiateur de la petite guerre en Flandre); celui d'un homme de lettres, Voltaire, chantre des Lumières et pourtant historiographe d'un monarque absolu.

Gros plan sur l'année 1747, celle où le nombre de troupes légères françaises engagées dans le conflit fut le plus grand (à l'exclusion de 1748, campagne seulement entamée) : Néel, qui en fait le récit sur une soixantaine de pages, en consacre cinquante au siège de Berg-op-Zoom, épisode qui frappa beaucoup les

esprits à l'époque, par la hardiesse de l'assaut ordonné par le comte de Löwendal, comme par les excès du pillage qui s'ensuivirent. Si l'on retrace encore les prises de l'Écluse et d'Hulst, et les trois pages qui nous font revivre la bataille de Lawfeld (2 juillet), autant dire que les opérations assimilables peu ou prou à la petite guerre sont rares. Nous en avons relevé trois : le 8 juillet, le régiment des Volontaires Bretons fut détaché en poste à Liez, pour couvrir la marche de Löwendal devant avoir lieu le lendemain, c'est-à-dire, pour s'opposer aux entreprises des troupes légères ennemies qui harcelaient nos



*Bretons volontaires,
hussard.*

par A.C. Boucher, d'après Philibert
Benoît de La Rue (1718-1780).
Burin sur papier, 1747.
Musée de l'Armée, Cabinet des
Estampes; NF AR DUB, pl. 42.
Photo © musée de l'Armée K 26 731.
Planche du *Nouveau recueil des troupes
légères de France*, Paris (Chéreau), 1747.

communications. Dans le même ordre d'idées, Néel rapporte que, dans la nuit du 10 au 11 juillet, M. de Lailly, brigadier, eut ordre d'aller s'emparer, avec 300 volontaires Bretons, 200 dragons, deux bataillons de grenadiers royaux et du

canon, du fort de « Santwliet » (aujourd'hui Zandvliet, entre Anvers et Berg-op-Zoom), Löwendal ne voulant laisser derrière lui aucun poste qui pût nuire à sa marche. Et ce sont encore les Volontaires Bretons que l'on retrouve à défendre le village de « Wou » (Wouw, à environ 5 km à l'est de Berg-op-Zoom) au mois d'août, en étant « tous les jours aux mains avec les troupes légères des ennemis, mais sans succès de part et d'autre » (5).

Voltaire, pour sa part, se propose d'écrire une histoire que l'on devine être à la gloire du roi Louis XV, et qui est plus souvent diplomatique, voire dynastique, que guerrière. Pour l'année 1747, on ne trouve donc d'événements militaires que la bataille de Lawfeld, puis le siège et l'assaut de Berg-op-Zoom. Si l'on prend de la hauteur et que l'on embrasse l'ensemble des campagnes de Flandre, de 1744 à 1748, on s'aperçoit que le philosophe devenu historien écrit, çà ou là, quelques lignes sur la présence de partis hongrois (en 1744, mais du côté de la Lorraine), sur le rôle des Grassins à Fontenoy (mais ce n'est pas, donc, de la petite guerre), sur la présence de hussards autrichiens (à Bruxelles, en janvier 1746), sur des escarmouches (une ligne, pour le mois de septembre 1746), et c'est presque tout. Une seule fois, notre auteur se croit le devoir de raconter un épisode glorieux qui ressortit à la petite guerre ; et il s'agit... de l'enlèvement d'un fort (celui de Ballard) par surprise et en plein jour par trois officiers seulement, pendant le siège de Namur en septembre 1746 (6).

(5) Louis-Balthazar Néel, *op.cit.*, tome III, p. 105, 106, 123.

(6) Voltaire, *op. cit.*, tome I, p. 323-332 et tome II, p. 70-85 (pour 1747); pour les autres années citées, voir successivement : tome I, p. 156, 213, 264, 272, 270-271.

Pourquoi cette prédilection des auteurs pour l'attaque et la défense de postes, lorsqu'ils envisagent la petite guerre ? Ils peuvent avoir retenu ce qui frappait leur esprit. Cette explication vaudrait pour la guerre de partis (comme on disait aussi souvent à l'époque) dans son ensemble, qui choquait les consciences parce que son mode de combat apparemment désordonné rompait avec la routine des évolutions des troupes bien réglées ; parce que, aussi, on lui attribuait une sauvagerie héritée des hordes d'irréguliers hongrois. Mais on voit mal alors pourquoi une « action de commando » de hussards ennemis contre un village français prendrait le pas sur un accrochage entre un de nos partis (détachement commandé par un officier partisan) envoyé en reconnaissance et les mêmes hussards, dont la violence était la même et les effectifs souvent de plusieurs centaines de cavaliers. Valable pour la petite guerre dans son ensemble, l'argument (des pratiques inhabituelles qui impressionnent) l'est aussi pour des opérations spectaculaires comme les surprises de places de guerre, au nombre desquelles on peut compter l'assaut de Berg-op-Zoom le 16 septembre 1747.

Mis à part ces cas particuliers, c'est ailleurs qu'il faut chercher les raisons du choix, conscient ou inconscient, de nos auteurs. Les prises de postes étaient les opérations qui se rapprochaient le plus de la guerre de sièges classique (donc de la « grande » guerre, jugée la plus noble). Bien sûr, elles en différaient par les moyens utilisés (l'enlèvement par une brusque irruption ou bien



par la ruse, la surprise en étant le fondement). Mais ces attaques ou défenses restaient classiques dans leur objet : d'un côté, il s'agissait de maintenir des points d'appui ; de l'autre, de prendre des gages (par exemple, les officiers du poste, pris en otage). Il y aurait bien là une influence de la grande guerre sur la perception de la petite guerre par les militaires comme par les civils.

Ajoutons, de façon plus pittoresque, que les Français auraient une aptitude particulière pour ce genre de coups de main, aux dires de Voltaire (à propos de l'assaut de Berg-op-Zoom) : « Les Français en bataille rangée trouvent des égaux, et quelquefois des maîtres dans la discipline militaire ; ils n'en ont point dans ces entreprises rapides, où l'impétuosité, l'agilité, l'ardeur renversent en un moment les obstacles » (7). Ce type d'opérations était-il le plus fréquent sur le terrain (donc, répondant au goût des Français) ? ou du moins, celui où les Français connurent le plus de succès (donc, répondant à un réel savoir-faire) ? Il est impossible de le savoir dans la mesure où, la petite guerre étant quotidienne, beaucoup

*Siège de Berg-Op-Zoom (Pays-Bas)
en septembre 1747.*

Estampe (vue d'optique)
aquarellée sur papier, éditée chez Basset.
Musée de l'Armée, Cabinet des Estampes ; Inv. 2001.1.19.
Photo © musée de l'Armée EO 7 024.

(7) Voltaire, *op. cit.*, tome II, p. 79-80.

d'opérations tombèrent dans l'oubli parce que personne n'était là pour les consigner par écrit.

Pourtant, l'influence de la grande guerre ne s'exerçait sans doute pas seulement sur les mentalités, mais bien sur la petite guerre elle-même, sur le terrain. On peut trouver, dans les choix des auteurs, une raison objective, l'importance stratégique de ces postes ; et cela, au-delà des motivations subjectives possibles,

*Woldemar de Loewendal
(1700-1755),
maréchal de France.*

par Jean-Georges Wille (1715-1808)
et Hubert Gravelot (1699-1773),
d'après Maurice Quentin de La Tour
(1704-1788).
Eau forte sur papier, 1749.
Musée de l'Armée,
Cabinet des Estampes ; Inv. 2001.1.20.
Photo © musée de l'Armée K 26 735.



l'inspiration du moment d'un Néel ou le désir d'un Voltaire, de faire passer à la postérité un morceau de bravoure à la gloire des armes françaises – donc par ricochet, à la gloire du roi. En effet, les théoriciens de la petite guerre (8), qui par définition avaient réfléchi à l'importance comparée des différents moyens de la mener, accordent souvent une grande place dans leurs traités à l'attaque et à la défense de postes (le poste étant pris dans une acception assez large, allant d'une simple maison à un bourg et même une véritable ville ; donc l'escalade des places entraine dans ce chapitre car la petite guerre se définissait par ses méthodes, non par l'ampleur des opérations). À cet égard, la palme revient à Lacuée de Cessac qui y consacre un tome et demi, sur les deux tomes de son œuvre.

L'importance stratégique de cette partie de l'art militaire était réelle. Au XVIII^e siècle, la croissance des effectifs armés, l'étendue des lignes de communication, obligeaient à la tenue de postes intermédiaires à la fois pour maintenir le contact entre les différents corps de l'armée, mais aussi (surtout ?) pour protéger les voies de ravitaillement et les convois qui allaient des magasins à l'armée. En effet, la bataille étant rare parce que coûteuse en hommes et difficile à imposer, les adversaires cherchaient à se nuire en s'en prenant à l'approvisionnement, dont les contraintes décidaient souvent de la réussite d'un siège. Et l'on voit ici comment la petite guerre, à travers la prise de postes, pouvait, par la rupture des communications, à son tour influencer

(8) Nous avons étudié les traités de La Croix (1752), Grandmaison (1756), Jeney (1759), Ray de Saint-Geniès (1766), De Wüst (1768), La Roche (1770), Grimoard (1782), Lacuée de Cessac (1785).



Vue de Prague.

par Johann Christian Leopold, Augsbourg, seconde moitié du XVIII^e siècle.

Estampe sur papier.

Musée de l'Armée,

Cabinet des Estampes ; Inv. 2001.1.22.

Photo © musée de l'Armée K 26 734.

sur la grande. En août 1747, le comte de Löwendal fut aux prises avec des difficultés au siège de Berg-op-Zoom, à cause de la défense vive des assiégés, mais aussi du fait des retards dans l'approvisionnement, qu'il tirait de Namur. On mesure la distance que devaient parcourir les convois.

Remises ainsi en perspective, les mentions d'attaques de postes dans les récits de campagnes sont loin d'être innocentes, surtout lorsqu'elles sont recoupées par plusieurs auteurs : la prise du fort de Zandvliet, est reprise par d'Espagnac comme par les mémorialistes officiels des bureaux de la Guerre à Versailles ⁽⁹⁾...

Quant à la surprise de véritables places de guerre, c'était un cas particulier, pour lequel les théoriciens de la petite guerre donnent, certes, des conseils d'attaque, mais qu'ils illustrent de bien peu d'exemples, à l'échelle du XVIII^e siècle (l'escalade de Prague, en novembre 1741 ; l'escalade de Gand, le 11 juillet 1745 ; l'assaut de Berg-op-Zoom) ou même du siècle précédent. Cessac disserte longuement sur la tentative de prise de Crémone en 1703 par le prince Eugène de Savoie. Cet exemple (quoique l'entreprise n'aboutît pas, le secret en ayant été dévoilé trop tôt par des troupes de la garnison levées avant le jour, en vue d'une banale inspection...) n'est pas nou-

(9) Baron d'Espagnac, *Campagne de l'armée du roi en 1747*, La Haye, Henri Scheurleer, 1747, p. 263 ; S.H.A.T., Vincennes, *IM 175*, campagne de 1747, p. 101.

veau. Il avait déjà été cité par Guignard, par le marquis de Feuquières, par Folard ⁽¹⁰⁾. Dans les années 1720-1730, ce genre d'exploit retenait l'attention parce qu'il était devenu rare. Guignard alléguait « la honte qu'on a eue tant de fois d'être surpris » qui stimula la recherche de moyens « d'éviter de l'être » ⁽¹¹⁾. Il est vrai que les progrès des armes à feu individuelles, de l'artillerie et de la fortification firent quasiment disparaître les surprises des places par escalade vers la fin du XVII^e siècle et le début du XVIII^e siècle. La fortification en particulier, depuis Antoine de Ville, Coehoorn et Vauban, avait pris une véritable avance sur les autres parties de l'art militaire et *a fortiori* sur la petite guerre qui était restée « artisanale » ; celle-ci était devenue inapte à entamer ce que la science des ingénieurs militaires avait bâti. Seul un siège en règle permettait de venir à bout de ces places bien flanquées. Il fallut l'intrépidité du comte de Saxe et de Chevert pour les faire renaître à Prague. Cette renaissance du succès dans l'escalade des places révèle le tournant pris par la petite guerre précisément pendant la guerre de Succession d'Autriche, où elle devint un art véritable, ses méthodes gagnant en complexité et

en précision, tout en tirant parti des innovations techniques, telles que les canons légers « à la suédoise »...

La petite guerre se trouvait donc bien aux marges de la grande, et non seulement dans la mentalité restée classique des écrivains, militaires ou non. Les choix stratégiques de la grande guerre façonnaient le type d'opérations de petite guerre mené sur le terrain, en même temps que celle-ci pouvait décider à terme, de l'issue de celle-là. Plus qu'une contamination, c'était une véritable interdépendance qui existait entre stratégie indirecte et guerre conventionnelle, au sein de ces conflits limités du XVIII^e siècle où s'intègrent les campagnes de Flandre de la guerre de Succession d'Autriche. Et s'il faut un symbole de ces imbrications, voire de la réconciliation entre petite guerre et grande guerre au milieu du XVIII^e siècle, ce peut être le comte de Löwendal, lui qui, à côté du prince de Conty, fut de ceux qui dirigèrent le plus souvent des sièges en Flandre, mais à qui l'on doit aussi l'escalade de Gand.

Sandrine PICAUD

*Agrégée d'histoire, attachée temporaire
d'enseignement et de recherche,
université de Nantes*

- (10) Comte Lacuée de Cessac, *Le guide des officiers particuliers en campagne*, Paris, L. Cellot, 1785, tome II, p. 132 à 135 (note PL) ; Guignard (de), *L'école de Mars*, Paris, Simart, 1725, tome I, p. 235 ; tome II, p. 466-467 ; marquis de Feuquières, *Mémoires*, Paris, Rollin fils, 1750, tome III, p. 18-33 (La première édition, posthume, date de 1730) ; Jean-Charles de Folard, *Abrégé des commentaires de M. de Folard sur l'histoire de Polybe*, par Mxxx [G.A. de Rohan-Chabot], Paris, Veuve Gandouin, 1754, tome II, p. 376-392 (*Les Commentaires sur Polybe* parurent dès 1727-1730).
- (11) Guignard, *op. cit.*, tome II, p. 465.